

## **La littérature congolaise écrite en lingála**

*Par Bienvenu Sene Mongaba*

*Doctorant Universiteit Gent,*

*Éditeur Responsable, Editions Mabiki (Wavre-Bruxelles- Kinshasa) et auteur*

Communication faite au Colloque international sur la littérature congolaise post-coloniale,  
University of South Africa, Pretoria, South Africa, 03 Nov. 2010

Mesdames et messieurs, organisateurs de ces assises, chers participants, c'est pour nous un grand honneur de partager avec vous notre expérience en ce qui concerne la littérature écrite en lingála.

Dans l'Histoire du Congo, l'école a connu son essor avec l'usage du français. La grande partie de la littérature congolaise est écrite dans cette langue. Quel est le parcours suivi, pendant ce temps, par le lingála? Est-ce que l'environnement socioculturel dans lequel évolue le lingála, amène-t-il les auteurs à l'utiliser de façon efficiente? Langue qualifiée, par beaucoup, de barbare, est-elle en train de prendre ses lettres de noblesse à travers sa littérature? Cette littérature est-elle connue de son public?

Se basant sur notre expérience, nos lectures et nos enquêtes de terrain, nous essayerons de caractériser cette littérature. Nous décrivons d'abord le cadre sociolinguistique dans lequel la littérature en lingála évolue, avant de décrire les formes linguistiques utilisées par les auteurs (registre et graphie). Par la suite, nous aborderons la relation entre la littérature en lingála et son lectorat, avant de terminer sur la question de l'édition et de la diffusion.

### **1. Délimitation de notre propos**

Dans cette Communication, nous n'abordons pas la littérature orale, c'est-à-dire, les fictions finement ficelées qui ne sont pas destinées à être écrites mais dites. Nous limitons notre propos à ce qui est écrit par un auteur de manière élaborée dans l'optique d'amener le lecteur à entrer dans le cœur d'une histoire par la lecture. Ceci concerne le roman, la nouvelle, le récit, l'épopée, encore que la frontière entre ces formes ne soit pas clairement définie dans notre approche. C'est ce que nous appelons en lingála, "*lisoló bakomá*". Nous aborderons aussi la bande dessinée que nous qualifions de "*lisoló badesiná*". Dans *lisoló bakomá*, les œuvres de fictions sont appelées *lisoló bafondá* et les non-fictives sont appelés *lisoló ya sóló*.

## 2. Le cadre sociolinguistique du lingála

L'aire géographique du lingála s'étend de Kinshasa - Brazzaville en remontant les provinces du Nord des deux Congo et la province orientale de la RD Congo où le lingála se partage le terrain avec le kiswahili. En général, le lingála est utilisé comme langue véhiculaire. Il est utilisé comme seconde langue par les populations du nord de la République du Congo et par les populations de Mayindombe, de l'Equateur, d'une partie de la province orientale en RD Congo. Il est utilisé comme troisième langue dans l'est de la province orientale.

Actuellement, à Kinshasa et dans une partie de Brazzaville, le lingála est devenu la langue maternelle de la grande majorité des jeunes de moins de trente ans. Cette population kinoise s'est appropriée le lingála au détriment des langues de leurs parents et grands-parents venus de tous les coins du grand Congo.

Cette appropriation du lingála s'est opérée en grande partie grâce à l'influence de la musique dans le quotidien des Kinois et Brazzavillois. Il s'agit de la musique aussi bien mondaine que religieuse. Le théâtre a aussi contribué à renforcer l'assise du lingála dans le chef des habitants de ces deux villes.

Les effets de ces deux domaines culturels ont été amplifiés avec l'arrivée des chaînes de télévision et de radio publiques et privées dans le paysage audio-visuel de ces deux villes. Les émissions de télévision et de radio se tiennent, en majorité, en lingála. Ces émissions sont essentiellement musicales et religieuses. Il s'agit donc d'émissions de grande audience. L'arrivée des journaux télévisés et des magazines de reportage en lingála facile a consacré ce lingála. Aujourd'hui, même les émissions traditionnellement réservées au français évoluent dans une sorte de bilinguisme de fait, français-lingála. Les forums en lingála sur internet témoignent aussi de cette évolution du statut du lingála. Le locuteur kinois ou brazzavillois susvisé ne sent plus obligé de se référer au lingála dit de Makanza ni aux langues ethniques de ses grands-parents.

Nous ne pouvons pas non plus éluder la question scolaire. La non maîtrise du français a aussi contribué à renforcer l'attachement des Kinois à leur langue, le lingála. Nous abordons là une question d'insécurité linguistique qui pousse une personne à se réfugier dans sa langue première, quitte à légitimer ses propres insuffisances face à cette même langue.

Ce lingála, domestiqué à Kinshasa et à Brazzaville, étend de plus en plus ses zones d'influence dans le reste du Congo et aussi dans certains pays d'Afrique, d'Europe et

d'Amérique du Nord. Plusieurs facteurs ont contribué à l'extension des zones où l'on parle lingála. Il s'agit notamment de : la musique congolaise, la télévision et la radio congolaise, la présence de l'armée sur le territoire national, l'importance économique-politique de Kinshasa et de Brazzaville respectivement en RD Congo et en République du Congo, la démographie croissante de Kinshasa (près de 10% de la population congolaise brassée) et, enfin, l'émigration.

Ce lingála qui a pris de l'essor au niveau des capitales congolaises souffre toutefois du fait que, dans le chef de beaucoup de gens, le lingála qui aurait dû être légitimé, c'est le lingála de Makanza. Ce débat n'est pas lié à Kinshasa et à Brazzaville. Le lingála de Makanza est la forme que le corps pédagogique de l'époque voulait imposer. Mais, on retrouve ce débat déjà dans les textes du début du 20ème siècle<sup>1</sup>. C'est une question intrinsèque au lingála. Kinshasa a hérité de cette question à cause de l'importance que cette ville a prise au Congo et du fait qu'elle a adopté le lingála comme sa langue.

En effet, certains locuteurs habitant les provinces du Nord appliquent la règle des accords des classes. Les verbes ainsi que les unités lexicales non substantivales prennent la première syllabe du substantif sujet. C'est cette syllabe qui indique, en effet, la classe nominale. C'est ce lingála que l'on qualifie de littéraire, classique ou tout simplement de Makanza du nom de la cité où il a été codifié. Mais même dans ces provinces, les locuteurs du lingála dit populaire ou commercial n'appliquent pas systématiquement cette règle. À Kinshasa et Brazzaville, cette règle n'est plus du tout d'application.

Avec l'essor des villes, le mode de vie de Kinois et de Brazzavillois s'est éloigné de plus en plus des mœurs et des règles de civilités traditionnelles. Cela est dû au fait que dans ces villes, il y avait un marché culturel qui se constituait. Les personnes venues de tous les horizons devaient trouver un terrain d'entente pour construire le vivre ensemble. Ainsi, certaines us et coutumes ne s'appliquaient plus à Kinshasa. La culture kinoise et brazzavilloise faisait son marché dans plus de deux cents cinquante cultures que connaissent les Congo. À cela, il faut bien sûr encore ajouter les cultures étrangères.

Le lingála, jusque dans les années quatre-vingt, était la langue seconde de plusieurs habitants de ces deux capitales. Le raffinement de la langue était donc limité. Si nous joignons ce fait à la vitesse de vie de la ville, le langage des kinois apparaissaient donc brutal. Il n'y a pas de vouvoiement en lingála. Les gens n'utilisaient pas les formules de politesse comme *limbísá ngái*, *okokí ko...*, *tatá...*, *mamá...* Vu de l'extérieur, on pouvait dire que le lingála était

---

<sup>1</sup> À ce sujet, le lecteur peut lire les longues polémiques entre E. De Boeck et Hulstaert dans la revue *Aequatoria* n°2,3, 4 de 1940.

une langue impolie. Et ce genre de jugements pèse sur le lingála jusqu'aujourd'hui. Et pourtant les règles de politesse que nous venons d'énumérer sont utilisées par des gens polies et maîtrisant le lingála.

Les enfants qui sont nés ou ont grandi à Kinshasa ne maîtrisaient pas toujours la langue des parents et ceci les amenait par exemple à appeler les frères de leurs parents qui venaient de l'intérieur du pays "*ndeko ya mamá*", "*ndeko ya tatá*", en lieu et place de *noko*, *tatakulutu* ou *yaya*, surtout que les liens familiaux n'étaient toujours pas faciles à démêler. Quelqu'un qui rendait visite à son frère ou à sa sœur habitant Kinshasa était choqué que ses neveux l'appellent *ndeko ya mamá* ou *ndeko ya tatá*. Pour cette raison et bien d'autres, les Kinois étaient donc des "impolis".

En général, le langage de l'armée est un langage direct, précis et concis. À cela s'est ajouté l'incivisme des militaires de l'armée congolaise depuis l'époque de Mobutu. Au Congo, la langue de l'armée est le lingála. Quand bien même actuellement le kiswahili arrive au niveau de la direction, en général le lingála reste la langue de communication au sein de l'armée. Ceci a donc renforcé cette mauvaise réputation et l'idée de barbarie du lingála.

La musique congolaise a pris son envol à Kinshasa. Cela ne date pas d'aujourd'hui, mais depuis le début de Kinshasa comme capitale, le musicien n'était pas bien vu par les parents. Un parent refusait souvent qu'un musicien épouse sa fille. Les musiciens s'en plaignent d'ailleurs dans leurs chansons. Avec l'évolution socio-économique de cette profession, cela commence à changer. Mais comme on le sait, la musique ne transmet pas toujours les mœurs moralement approuvées. Comme c'est en lingála que les jeunes congolais vont danser et vivre leur jeunesse, cela a aussi contribué à associer le lingála aux dépravations des mœurs au Congo.

Comment donc dans ces conditions que nous venons de décrire, le lingála pouvait-il être utilisé dans la littérature, censée être le creuset du raffinement de la langue? Qui sont ces auteurs qui se sont hasardés à employer cette langue « barbare » pour oser écrire?

### **3. Lingála de Kinshasa, barbare ou littéraire ?**

Pour essayer de répondre à ces questions, nous sommes partis de nos lectures de quelques œuvres littéraires écrites en lingála. Citons *Makalamba* de Yoka Mapunga, *Mokili ngonga*,

*Nabalaki basi mibale*, *Bombula* et *Nalotoki ndoto* d'Augustin Lemba Musalampasi<sup>2</sup>, *Mosuni* et *Ebembe ya Tomson* de Bulayumi, *Mwana akimi ndako* de Kando, *Ntoma* de Stéphanie Boale, et mes deux romans *Fwa-ku-Mputu* et *Bokobandela*. Le point commun dans ces textes concerne le sentiment d'affection par rapport à la langue lingála. Les auteurs parlent lingála et l'affectionnent. Il ne s'agit pas d'un simple élan militant pour revaloriser la langue. Ils ont envie de raconter une histoire et la racontent dans leur langue. Qu'est ce qui nous permet d'arriver à une telle conclusion?

Dans *Makalamba*, Yoka peint Kinshasa des années 60. Il rend fidèlement les ambiances dans les bateaux qui descendent le fleuve Congo. Les bars de Kinshasa, les relations au travail ou dans le couple sont décrits par Yoka à l'intention même des acteurs de cette culture kinoise, ses contemporains.

Lemba Musalampasi, dans *Nalotoki Ndoto*, peint la société kinoise entre culture d'origine et culture kinoise. La place du songe dans la vie de tous les jours permet au lecteur de prendre du recul et de se poser des questions existentielles comme, quid de la solidarité africaine? Dans *Mokili ngonga*, Lemba peint les relations familiales et l'image du père dans la famille de Kinshasa. Loin d'être un essai moralisateur ou un essai déguisé en roman, Lemba construit sa trame, en tableaux apparemment disparates, évoquant différents aspects de la vie courante à Kinshasa et ses environs, comme, par exemple, les enfants qui font semblant d'être à l'école, les insultes populaires que les enfants organisaient sous forme de compétition "*kojenané*", etc. Lemba raconte ces histoires de l'intérieur. Nous pouvons supposer que la localisation géographique de son église et le secret du confessionnal lui ont permis d'atteindre ce niveau de détail dans les descriptions des faits et des sentiments qu'il expose dans ses romans (*masoló bafondá*).

Dans *Mosuni*, Bulayumi se remémore de grandes histoires qui émaillaient ses soirées d'enfant ou de jeune homme, comme par exemple l'émerveillement mystique de l'Inde (Indusankara), les églises d'obédiences traditionnelles comme le kinkukusa, l'histoire du sorcier qui laisse sa jambe au lit, etc. Il combine ces histoires avec ses propres aspirations quant au développement endogène des pays africains, qui ne peuvent être construits que sur base d'une parfaite connaissance du passé, mais sans s'y accrocher et se fermer aux apports extérieurs.

---

<sup>2</sup> Lemba Musalampasi ou Augustin Lemba sont des pseudonymes utilisés par un prêtre catholique d'origine belge qui était curé de la paroisse Saint Augustin à Lemba. Son vrai nom étant Auguste De Haas. Cette information, découverte par l'équipe du professeur Maalu-Bungi de l'Université de Kinshasa, nous a été communiquée par ce dernier lors de cette communication à l'Unisa, à Pretoria.

Nous trouvons la même approche dans *Mwana akimi ndako* de Kando. L'auteur le dit dans son sous-titre, il écrit pour se remémorer ce qui se passait à Kin dans les années 60-70. Kando construit son histoire de romance dans l'ambiance des séances de répétitions et des concerts des orchestres musicaux de Kinshasa. Les rues de Kinshasa sont peintes avec nostalgie. Kando aborde en filigrane ; la question de la discipline parentale et les conséquences du divorce.

Dans Ntoma, Stéphanie Boale évoque l'histoire tragique d'un riche homme appelé Botula. Ses enfants du premier mariage vouent une haine viscérale à leur cadet issu du second mariage. Boale qui situe le centre de son histoire à Mbandaka et Kisangani décrit ces villes avec passion et concision. En filigrane, elle évoque aussi la question de la participation, pour la reconstruction du pays, des cerveaux congolais qui ont émigré.

En lisant ces auteurs, nous nous rendons compte que nous avons affaire à des gens qui connaissent le Congo mais surtout qui sont en train, simplement, de raconter des histoires aux gens de chez eux.

En recadrant cela par rapport à notre expérience personnelle, nous avons pris conscience que rien ne nous interdisait d'écrire nos histoires en lingála, surtout que notre premier roman *Fwa-ku-Mputu*, nous le destinions aux gens de Kinshasa, particulièrement ceux de Kingasani-Masina, notre quartier. Quoi donc de plus normal que de l'écrire en lingála.

Le roman en lingála a justement cet encrage socioculturel. Il s'agit de raconter juste une histoire de manière élaborée.

Cette volonté de raconter les histoires est encore plus amplifiée dans la BD en partant de l'œuvre fondatrice de la BD en lingála, la revue Jeune pour Jeune d'Achille Ngoie et Freddy Mulongo. *Kasaduma, Sinatra, Apolosa*, etc. Cette aventure du lingála en BD continuera avec l'époque de *Djo EF*. On a plus d'une centaine d'auteurs de BD en lingála à Kinshasa. Toutes ces œuvres ont évolué et continuent à évoluer dans un contexte de culture kinoise et brazzavilloise autonome, sans se soucier du regard approuvateur ou désapprouvateur. Ceci fait d'ailleurs la force de cette littérature, parce qu'elle ne s'attend à aucune reconnaissance de quelque part, si ce n'est celle de ses lecteurs.

Ces œuvres constituent aussi un démenti, par le simple fait de leur existence, à la prétendue non-culturalité du lingála et de Kinshasa.

Logiquement, les auteurs s'adressent d'abord aux gens qui parlent lingála. Stéphanie Boale nous a dit au cours d'un entretien à ce sujet que ses écrits sont destinés d'abord aux gens de chez elle, à Mbandaka et Kisangani. Ensuite au reste des Congolais et autres lecteurs du lingála. Kando l'écrit dans sa dédicace, "po na kokanisa maye malakaki o engumba Kinshasa".

Nous-même, aussi bien *Fwa-ku-Mputu* que *Bokobandela*, je m'adresse aux Congolais. Lemba voulait que ses paroissiens et les Kinois maîtrisent le "lingála ya pímbo" (le lingála raffiné de Makanza), comme il le dira au linguiste Isabelle Nsenga de l'équipe du professeur Maalu-Bungi qui l'interviewait à ce sujet.

Leur démarche ne consiste pas à vouloir bien présenter le Congo ou de bien présenter le lingála aux yeux de l'extérieur. Au contraire, la démarche littéraire de ces auteurs consiste à produire un texte bien construit dans un langage naturel et fluide qui permet au lecteur de leur culture de voyager dans le temps et dans l'espace et d'être le destinataire d'un message qui lui est expressément adressé. Il en ressort donc un lingála élaboré adapté à son temps et qui contribue, comme dans toute société, à l'enrichissement de la langue et à l'émergence d'une intelligentsia de cette langue.

#### **4. Et la musique congolaise dans tout cela?**

La musique congolaise a joué et continue de jouer un grand rôle dans l'émergence du langage littéraire de lingála. Les textes de Lutumba, de Luambo, de Rochereau, de Koffi Olomide, de Wazekwa, de Papa Wemba, de Werason, de Ferre Gola ou de Fally Ipupa et d'autres ont bercé l'imaginaire poétique des Kinois et des Brazzavillois. Les tournures de langage qu'utilisent ces musiciens sont reversées dans la société et nous reviennent pendant la construction de nos trames. Bien qu'aujourd'hui les textes soient enfouis dans les *mabángá*, nous y puisons encore de belles formulations comme :

*"Mokolo yangó na N'djili, libosó ya komata na pepo, nabalóli mísó sima, namóni ozalí kolela, nazángi atá palata, po nátikela mbanda na ngái, souvenir ya mizer ekabóli bísó"* (Lutumba, *Ofela*)

#### **5. La littérature en lingála face au débat du registre, de l'orthographe et de la grammaire du lingála**

Yoka Mapunga dans *Makalamba* et Dzokanga, dans son livre *nyongo ya leta na Kongo - Bezeze*, respectent la graphie tonique et le lingála de Makanza, c'est-à-dire, le lingála qui applique la règle des accords de classe. Lemba Musalampasi et Stephanie Boale utilisent le même registre que les deux premiers, mais ils ne marquent pas les tons.

Le lingála de Bulayumi n'est pas le lingála de Makanza même si, de temps en temps, il écrit en respectant la règle des accords de classe. Il n'est toutefois pas constant dans cet

exercice. En général, le lingála de Bulayumi est ce que les linguistes appellent le lingála courant, c'est-à-dire, les accords de classe sont réduits. Il n'utilise pas le marquage de ton. Le lingála de Kando est proche de celui de Bulayumi. Tout comme Bulayumi, Kando utilise largement le lingála courant, mais fait recours au lingála de Makanza sans être constant dans cet exercice.

Nous allons aussi essayer de porter un regard sur notre travail personnel, même si l'on sait qu'analyser ses propres textes est un exercice difficile. Nous ne garantissons donc pas l'objectivité ou la neutralité dans ce que nous allons dire bientôt, mais nous allons essayer de nous en approcher.

Dans nos romans, nous utilisons le lingála de Kinshasa. Quand nous avons écrit la première édition de *Fwa-ku-Mputu*, nous étions complexé par rapport au lingála de Makanza, censé être la règle. Comme le personnage principal était quand même un Kinois branché et qu'en plus c'était en quelque sorte un antihéros ayant quitté l'école après une bagarre avec l'instituteur et s'étant engagé dans le combat pour émigrer en Europe, son lingála ne pouvait être que le lingála dit de "*byanke*", c'est-à-dire argotique. Dans la narration, nous essayions toutefois d'utiliser le lingála de Makanza. Dans *Bokobandela*, nous avons annoncé, dans la note de l'auteur, que nous n'allions pas utiliser la règle des accords de classe. Et cela caractérise par la suite, tous nos écrits. L'histoire dans *Bokobandela* m'a permis d'user d'un lingála raffiné pour la simple raison que l'histoire se passe entre un fonctionnaire et un ministre.

Au moment où nous avons entrepris l'écriture de *Fwa-ku-Mputu*, nous ne savions rien des règles d'orthographe du lingála. Nous n'avions pas appris nous même le lingála à l'école. Nous avons, par contre, un long passé de lecture en lingála, étant donné que nous venions d'une famille protestante et que notre père écrivait beaucoup en lingála. Nous nous sommes procuré un petit dictionnaire bilingue français-lingála, publié par des prêtres catholiques (édition Épiphanie). Nous marquions le ton selon ce dictionnaire et aussi selon nos propres confusions avec le français. Nous avons reçu les remarques de nos lecteurs et aussi celles des linguistes ou critiques littéraires. La majorité de lecteurs kinois nous disaient que ces "accents", les marquages de ton ne servaient qu'à compliquer le texte. Ils s'en sortaient mieux dans la lecture sans "mes accents". Les critiques et linguistes remarquaient que nous utilisions ces marquages de tons sans aucune règle. L'on nous a reproché aussi de ne pas nous tenir à la pureté de la langue. Dans notre deuxième roman, *Bokobandela*, ayant entretemps fait des recherches sur les tons ainsi que sur le registre du lingála, nous avons adopté une règle que nous nous sommes fixée et que nous avons exposée dans la "note de l'auteur". Par la suite,



c'est cette règle que nous appliquons au niveau des textes littéraires que nous publions chez Mabiki. Mais le débat n'est pas encore clos. Parfois, nous sommes obligés de ne pas marquer les tons puisque l'auteur et des lecteurs n'en veulent pas.

Conformément à la règle que nous avons adoptée chez Mabiki en ce qui concerne les textes littéraires, les tons sont marqués sur les tons hauts des formes verbales, s'il y a risque de confusion. Ainsi, systématiquement, nous marquons le ton haut du passé figé "*abungá*" ainsi que celui du subjonctif (souhait) "*ábunga*", de même que "*abungaka*" du présent habituel n'a pas de ton haut et se différencie de "*abungáká*" du passé lointain. "*Kokoma*" pour *écrire* et "*kokóma*" pour *arriver* ou *devenir*. "*Na*", le génitif et "*ná*" qui correspond à *avec*.

Dans les œuvres que nous avons évoquées plus haut, si nous observons l'âge des auteurs, nous pouvons remarquer que Yoka et Lemba étaient de la génération née avant l'indépendance et donc ils ont suivi une scolarité en lingála. Leur texte est conforme au lingála enseigné et encore présent dans l'environnement actif d'avant les années 70. Bulayumi et Kando sont nés dans les années 50. L'influence du lingála existe dans leur milieu mais pas à l'école. Ils sont de la génération des *indoubill*.

Nous même, nous sommes né en 1967. Notre écriture s'en ressent d'autant plus que quand nous grandissions, le lingála de Makanza disparaissait du paysage actif, il devenait de plus en plus rare et les velléités du lingála de Kinshasa s'affirmaient de plus en plus. Nous avons quelques manuscrits des jeunes des années 70 et 80 qui vont sortir. Dans ces écrits, le lingála dit de Kinshasa est encore plus élaboré que le mien en termes de "kinoiserie". On peut analyser cette évolution dans la bande dessinée où les auteurs jeunes sont nombreux. Dans cette catégorie, nous pouvons aussi placer les écrits d'un internaute qui se fait appeler Papa Fololo. Il raconte des faits divers. Il est lu beaucoup d'internautes.

Le lingála raffiné à la forme de Mama Kanzaku et Lutumba Simaro qui était considéré comme du lingála courant ou populaire est devenu aujourd'hui, au niveau de Kinshasa et Brazzaville, la langue référence en voie de légitimation.

Stéphanie Boale vient de publier son roman *Ntoma*, en 2010 aux éditions Panubula. *Ntoma* est écrit avec aisance en lingála de Makanza. Le cas de Stéphanie Boale est intéressant d'autant plus qu'elle est de ma génération. La différence vient du fait qu'elle est de Mbandaka et elle y a grandi. Elle a aussi suivi une scolarité en lingála à l'école primaire. Et l'on perçoit la maîtrise qu'elle a du lingála de Makanza. Ce qui est rare chez les Kinois.

## **6. La littérature en lingála et son lectorat**

La logique veut que les lecteurs des livres écrits en lingála soient des gens qui comprennent le lingála et qui aiment lire. En plus du lecteur universitaire, le livre en lingála est accessible au lecteur faiblement instruit. Nous avons eu des rencontres littéraires à Kinshasa, à Bruxelles et en Suède où nous discutons avec les lecteurs autour d'un livre. Les discussions se passaient en lingála. Nous ne parlons pas de rencontres entre intellectuels comme nous le faisons aujourd'hui, mais des "*masoló ya kati*" entre "*bana mái*" (un dialogue entre les gens du terroir).

Le lectorat existe. Le succès de la BD en lingála en témoigne. Les BD en lingála sont tirées à 1000 ou à 2000 exemplaires et sont vendues directement aux marchés. Leur faible coût permet aussi de facilement les écouler. Les ménagères qui vont au marché les achètent facilement et les lisent et les passent aux gens de leur entourage. Donc, ce lectorat existe.

Notre expérience personnelle peut aussi servir à caractériser ce lectorat. Nous avons vendu plus de livres en lingála qu'en français. Évidemment, dans nos écrits, nous ne ciblons pas le lectorat mondial. Quand nous écrivons, nous visons d'abord les gens de Kinshasa et de Brazzaville. Ensuite, les Congolais de l'intérieur du pays et ceux de la diaspora. Ils constituent le gros de nos lecteurs. Il y a aussi des étrangers qui ont des relations familiales ou académiques avec les Congolais. En plus des gens qui lisent déjà des romans écrits en français, nous avons eu des retours des lecteurs kinois qui ne savent pas lire un livre écrit en français mais qui ont lu nos livres en lingála. Cette question tient tout simplement de la logique.

Nous ne sommes pas en train de dire que les livres en lingála se vendent mieux que les livres en français. Ni l'inverse d'ailleurs. Il s'agit du lectorat visé et de la machine de la diffusion mise en place. Si nous devons nous fier aux statistiques des éditions Mabiki, c'est un faux débat que de dire que le lectorat est réduit ou étendu. Tout est question de cible et de diffusion.

## **7. Le bilan éditorial de la littérature congolaise écrite en lingála**

Il faut reconnaître cependant que la production de livres en lingála est encore très faible. En 50 ans de vie littéraire postcoloniale, le lingála n'a pas encore produit 100 ouvrages classés *masoló bakomá*. La production *masoló badesiná* (bande dessinée) est de loin plus importante en nombre, mais il s'agit souvent de fanzines de 12 à 16 pages A5.

Il est difficile de dresser une liste exhaustive de publication littéraire en lingála. Ceci est dû au fait que le circuit de distribution et de diffusion du livre congolais se trouve encore au

niveau artisanal. Le réseau de diffusion est faible. Ceci n'est pas propre aux livres écrits en lingála mais c'est la situation est générale de l'édition congolaise.

Nous donnons donc ici à titre d'exemples quelques titres dont nous sommes informés.

En ce qui concerne les *masoló bakomá* :

1. *Makalamba*, Yoka Mapunga, 1966
2. *Masapo ma biso*, contes rassemblés par Paul Lepoutre, éd. Kongo ya sika, 1966, 136p.
3. *Mokili Ngonga e!*, Lemba Musalampasi, 1967, 156p.
4. *Nabalaki basi mibale*, Lemba Musalampasi, 1970, 142 p.
5. *Bombula*, 1975, Lemba Musalampasi, 120p.
6. *Masapo ma Zaïre*, contes rassemblés par Paul Lepoutre, éd. CEP, 1985, 140p.
7. *Nyongo ya leta na Kongo Beleze*, Dzokanga, 1985, 152p.
8. *Nalotoki ndoto*, Lemba Musalampasi, 1987
9. Kayo Lampe, *Lingála poems*, Recall, Gent, 1998, 47p.
10. *Fwa-ku-Mputu*, Bienvenu Sene Mongaba, éd. Mabiki, 2002
11. *Bokobandela*, Bienvenu Sene Mongaba, éd. Mabiki, 2005
12. *Kinzonzi, Ekateli ya makambo na ndéngé ya bakongo*, Thomas Muan'Ambuta, 2007, éd. Mabiki.
13. *Mosuni*, Espérance Bulayumi 2007,
14. *Mwana akimi ndako*, Kando Taty Mbalaka, ed Mabiki, 2009
15. *Ntoma*, Stéphanie Manfroy Boale, 2010
16. *Sánzá nguma*, Bienvenu Sene Mongaba, éd. Mabiki, 2011
17. *Lisano ya ndembó*, Yves Nyandu, éd. Mabiki, 2011

*Masoló badesiná* (La bande dessinée)

Nous donnons ici la liste des revues où les bandes dessinées en lingála sont publiées. À part *Idologie plus plus*, 3 numéros, *Suka ya epoqe*, 3 numéros, Kin Label, les autres revues comptent plus de 50 titres par revue.

1. La revue Jeune pour Jeune
2. Union des bédéistes populaires du Congo
3. Djo EF, revue Junior
4. Suka epoqe

5. Kin Label
6. Idologie Plus Plus
7. Mangenda

*Mbongolá (traduction)*

1. Lomami Tshibamba, babongoli na Lingála na Bwantsa K. & Bong'Ilanga, INRAP-Lokolé, 1989, 88p.

## **8. Conclusion**

La littérature congolaise écrite en lingála est encore à ses balbutiements quant à la production éditoriale. Mais aujourd'hui, le lingála est en train de se fixer un contour moderne. En plus, les Kinois, dans la majorité, et une partie de Brazzavillois l'ont comme langue maternelle. De plus en plus d'auteurs se frottent à l'exercice de l'écriture en lingála. Nous pensons que dans quelques années, on va assister à des productions de plus en plus conséquentes non seulement dans le domaine littéraire mais aussi scolaire et scientifique. La question de l'orthographe et du registre trouvera son dénouement dans l'évolution et la réception des publications littéraires et scolaires. Le développement de l'écriture en lingála, tout comme dans les trois autres langues nationales, contribuera pour beaucoup dans le développement socio-économique du Congo.

Je vous remercie.